

## LES CORPS DU DECHET

Je suis sculpteur.

L'intervention que je vais faire cet après-midi ne va pas être un plaidoyer ou une explication de texte de mes sculptures. Elles sont assez grandes pour se défendre toutes seules. Simplement il s'agit pour moi de réfléchir, de mettre des mots sur ce qui me pousse à faire ce travail, d'essayer de comprendre cet acte qui m'échappe, puisque l'essence même de mon travail est de mettre à jour ce que je ne connais pas.

Mon travail a débuté il y a longtemps avec des bouts de bois : je ramassais des morceaux que j'assemblais ensuite dans des tiroirs.

Ils avaient tous un point commun, je les choisissais en fonction des traces, des cicatrices qu'ils présentaient, il leur fallait un passé, une histoire.

J'ai gardé de ces débuts le goût des matériaux de rebut. Je ramasse des objets dont plus personne n'a l'usage, dans la rue, les chantiers de démolition, les décharges. Je ne ramasse pas tout. Je choisis. Je ne prends que les objets dont je tombe amoureux, pour leur forme, leur couleur, leur poids de souvenir.

Tous ils ont servi, ils sont usés, griffés.

Mon atelier ne ressemble pas à une décharge, c'est plutôt un grenier.

Mais je ne suis pas un collectionneur. Ce que je recherche ne se satisfait pas d'une simple accumulation d'objets.

J'ai besoin de ces objets. Ce sont toujours eux qui sont au point de départ d'une sculpture. Je ne fais pas de dessin, je ne rêve pas, tel le facteur Cheval, d'un palais qui, réalisé une première fois dans mon sommeil, prendra une seconde fois vie dans la réalité. Je n'ai pas de page blanche : j'ai des centaines d'objets qui sont là, et qui m'attendent.

Je leur suis soumis. Lorsque je les ai choisis, ce n'est pas en anticipant sur leur destination future : c'est d'abord pour le plaisir d'être avec eux.

Ce qui m'intéresse est plus de l'ordre d'un travail d'archéologue : il s'agit de capter des traces d'histoires enfouies, de solliciter la mémoire des objets.

Lorsque la sculpture commence, il s'agit donc de reconstruire une histoire.

Mais il n'y a là aucune tentative rationnelle et structurée : la mémoire qui est mobilisée est beaucoup plus celle que sollicite le rêve : il se joue devant moi une histoire qui est la mienne, mais j'en ignore le plus souvent le sens. Mon travail consiste à laisser la plus grande liberté à ce qui doit surgir, à abolir tout projet sur la sculpture en train de se faire.

Les matériaux que je recueille servent alors d'appeaux : ils sont chargés d'une histoire, d'une émotion auxquelles viennent se prendre mes histoires et mes émotions.

Ils me servent à exhumer les images dont je suis fait, leur donner une consistance, les fixer momentanément.

Ce ne sont pas des déchets, ce sont des reliques...

Je prends ces objets et je les mets en tension : il s'agit de créer des rapprochements entre eux, de faire des phrases, de raconter une histoire, mais comme la musique raconte une histoire, en créant un déroulement, en jouant sur les formes, les intervalles, les couleurs, les matières, en laissant se faire des associations.

Je m'efforce de ne pas avoir de trame, de ne pas maîtriser les associations, de rester ouvert aux rencontres improbables. Ce qui me guide c'est bien cette tension qui s'installe entre tous les éléments. Et cette tension elle est plus chez moi de l'ordre d'une reconnaissance kinesthésique : les assemblages se font ou se défont en fonction des sensations que j'éprouve dans mon corps.

Il y a là quelque chose qui a à voir avec la magie : mettre ces objets dans un champ de forces et éprouver sur soi-même cette force. Si j'osais faire un mauvais jeu de mots, je dirais que je prends les objets de la décharge, et que je les remets en charge.

Parler de magie me gêne. Je n'ai aucun goût pour les idéologies new age ni l'envie de retrouver des racines celto-dauphinoises. Je mettrais donc ça sur le compte d'un retour inéluctable vers l'enfance, comme si l'émerveillement devant les objets, le fait de jouer avec eux (que sont les sculptures si ce n'est des jouets que je fabrique et qui me fabriquent ?), me renvoyait dans l'univers de l'enfance. D'ailleurs j'aime les nains de jardin et les coquillages, d'un amour vrai et sincère.

Si je parle de magie, c'est parce qu'à plusieurs reprises j'ai vécu la même expérience singulière : à chaque fois qu'est morte une personne qui m'était chère, j'ai eu le sentiment de la totale inutilité de mon travail de sculpteur, un sentiment d'échec. J'ai ainsi découvert que j'attendais de la sculpture qu'elle protège. J'aimerais tellement qu'elle soit porteuse d'une puissance capable de plier le monde. Tenter de trouver la forme juste, c'est se mettre sous la protection de l'objet en train de naître, c'est trouver un accord, fut-il déchirant, entre lui et moi.

Et c'est bien ce que je cherche en m'appropriant ces objets qui ont eu leur propre vie, en me glissant dans leur histoire pour en faire la mienne.

Et pourtant il n'y a pas de magie. Il n'y a que l'obstination à continuer à creuser. Faire un travail sur soi. Exhumer des images, des émotions, les mettre en objet. Mais ce serait si bon de penser que ces objets servent à quelque chose ! Il m'arrive parfois d'aller en Afrique, dans des endroits où le moindre objet traditionnel parle des rapports des hommes entre eux et avec l'univers, interprète le monde. Et moi, petit français des villes, orphelin des traditions et des enracinements, j'en suis réduit à m'inventer des rituels, à me mettre sous la protection de morceaux de bois ou de plastiques naufragés des poubelles.

J'aimerais terminer ma très brève intervention sur un dernier point, en apparence plus loin de ces préoccupations, mais qui nous y ramènera. Travailler avec des déchets est-il politiquement correct ?

Hélas oui.

Il m'arrive de travailler avec des enfants, dans le cadre scolaire, en maternelle et en primaire. Nous fabriquons des objets à partir de matériaux récupérés. Nul n'est besoin d'argumenter 100 ans pour convaincre des bienfaits éducatifs d'une telle activité. Tout le monde s'accorde sur les vertus du recyclage, sur les bienfaits d'une créativité stimulée par la pauvreté des matériaux. Le sculpteur redevient ce bon St Joseph, initiant le petit Jésus aux beautés de la création avec 5 copeaux et trois chutes de bois.

Il rejoue cette lutte sans fin de la civilisation contre la barbarie : quelle merveille de rédemption que de pouvoir à nouveau remettre dans le circuit des objets au rebut, bafoués, jetés, de leur donner une nouvelle dignité. Et c'est vrai que tous ces objets sont du côté de la barbarie. Ils parlent du sale, du meurtri, de la brutalité de l'homme sur la nature et sur les autres hommes, de la trahison d'objets aimés, choisis, et puis abandonnés.

Souvent ces objets nous parlent de notre face obscure.

Ils convoquent nos déchirures, nos violences.

Et le travail de l'atelier ne peut être simplement de les remettre dans le circuit, aseptisés, lobotomisés, comme s'ils n'avaient rien subi.

Ils disent aussi ce qui nous blesse.

Georges Bataille, dans une des notes qui accompagne l'édition des écrits de Laure, disait de Laure qu'elle n'avait pas un goût particulier pour le secret et pour que les choses restent cachées, la règle étant qu'il fallait livrer ce qui est déchirant à ceux qui peuvent être déchirés.

J'aimerais bien que mon travail agisse dans ce sens là.

Communication lors du colloque international de recherche sur l'imaginaire  
« Corps, langages, déchets »  
Université Stendhal  
Grenoble, le 12 mai 2000